

ESPAGNOL

ÉPREUVE À OPTION : ÉCRIT VERSION ET COURT THÈME

Pedro Cordoba, Séverine Grélois

Coefficient : 3 ; **Durée** : 6 heures

Dix-huit candidats ont choisi de présenter l'épreuve de version et court thème en espagnol. Ils ont obtenu les notes suivantes :

0 : deux copies
2 : deux copies
3 : une copie
6 : une copie
7 : une copie
9 : deux copies
10 : une copie
12 : deux copies
13 : une copie
15 : deux copies
17 : deux copies

La moyenne de l'épreuve se situe à 8,56. Mais c'est surtout un fort écart-type (de 5,97 points) qui caractérise cette session. Il montre de fortes disparités de niveau entre des candidats dont les performances sont très bonnes ou excellentes et d'autres (qui représentent environ un quart du total) dont on peut malheureusement dire qu'ils sont, en quelque sorte, « hors-concours ». Si l'on veut acquérir un bon niveau de langue, il n'y a pas de mystère : la seule solution consiste à en avoir une pratique assidue, à travers la lecture d'ouvrages de tout type mais aussi à travers une étude systématique de la grammaire (règles, exercices d'application, thème grammatical). Il ne faut pas oublier non plus la langue de la conversation courante : elle permet d'acquérir le vocabulaire de la vie quotidienne (qui a fait défaut à plusieurs candidats) et de s'imprégner de tournures fréquentes, y compris de la concordance des temps dont on sait qu'elle est obligatoire en espagnol. Les progrès techniques (télévision par satellite, câble, DVD) permettent de pallier à cet égard les difficultés que les élèves des classes préparatoires ont à effectuer en Espagne des séjours d'assez longue durée. La « modernisation » de l'enseignement primaire et secondaire a en revanche des conséquences désastreuses en ce qui concerne la grammaire. Le mot d'ordre irresponsable qui consiste à remplacer la grammaire normative du français par « l'observation réfléchie de la langue » – ou par d'autres « grammaires », qui n'ont de grammaire que le nom – n'empêche pas seulement les élèves de maîtriser l'expression écrite dans leur langue maternelle. Il a aussi un « effet collatéral » sur l'apprentissage des langues étrangères dont on ne peut pas se contenter d'« observer » le fonctionnement à partir d'une « intuition » linguistique qu'on ne possède évidemment pas. Et si la référence que constitue la grammaire de la langue maternelle fait défaut, y compris en ce

qui concerne la terminologie de base, il devient presque impossible d'apprendre et d'utiliser des règles dont on ne comprend pas toujours sur quoi elles portent ni en quoi elles se distinguent des usages propres au français. Les candidats ne sont évidemment pas responsables de cet état de fait. Mais s'ils veulent se hisser au niveau d'exigences qui est celui du concours de l'ENS, ils doivent redoubler d'efforts et compenser par un travail acharné les lacunes de l'enseignement dont ils ont été victimes au cours de leur scolarité antérieure. C'est d'ailleurs à l'épreuve de thème que les disparités ont été les plus grandes, certains candidats ignorant les règles les plus élémentaires de l'espagnol : ces fautes-là étant très lourdement sanctionnées, c'est bien la grammaire, plus encore que les connaissances lexicales, qui « fait la différence ».

Il est ainsi inadmissible que des candidats à la rue d'Ulm puissent écrire « como si deflorezca » ou « como si desfloreía » alors que l'emploi obligatoire du subjonctif imparfait dans ce genre d'expressions est, en principe, l'une des premières choses qu'on apprend en espagnol. Il en va de même de l'oubli de la préposition « a » lorsque le complément d'objet est une personne : il est impossible de dire en espagnol « no liberan los que ». Il convient aussi d'être sur ses gardes chaque fois qu'on rencontre un superlatif : « las más hermosas cosas » est inacceptable. On ne peut pas davantage écrire « ya no sólo es » pour traduire « n'est plus que », « al momento cuando ese instinto nos quita » pour traduire « quand cet instinct nous quitte » ou mettre « pudieran » pour l'expression du souhait (« puissent... »). « Manquer de quelque chose », ce n'est pas « hacerme falta » et le verbe « rendre » ne peut pas être traduit par « dar en vuelta ». Ecrire « espiritual » montre qu'on ignore les règles de l'accentuation en espagnol (ou qu'on n'a pas pris la peine de se relire) et l'accent superflu sur « él que » constitue un solécisme grave et, là aussi, très élémentaire. Lorsque des fautes de ce genre s'accumulent dans un texte de quelques lignes, le correcteur se trouve face à un charabia qu'il ne sait même plus comment noter, tellement tout est disloqué et dépourvu de sens. Certains barbarismes qui sont presque des fautes d'orthographe comme « instinto » ou « agonisan » sont à la limite pardonnables. Mais que dire de « podridamiento » pour « pourrissement », de « asearse », « ceñizas », « ponzoños » ? Il est sans doute légitime, lorsqu'on ignore la traduction exacte d'un mot, d'en choisir un autre, à peu près équivalent : il vaut mieux un faux-sens qu'un barbarisme ou un blanc. Mais a-t-on vraiment le droit de ne pas savoir qu'une « ménagère » est en espagnol une « ama de casa » et d'être obligé de mettre « sirvienta » ou « criada » quand ce n'est pas une « mujer de tareas domésticas » ? On a même pu se demander, devant ces exemples, si certains candidats savaient ce que désigne le mot « ménagère » en français et s'ils ne le confondaient pas avec « femme de ménage ». Ce petit texte de Guéhenno avait été choisi à la fois pour son contenu – en espérant que cette défense et illustration du plaisir de lire puisse avoir quelque effet – et pour sa qualité d'écriture dont la saveur légèrement archaïque invitait à utiliser un lexique précis (mais très simple) et une syntaxe à la fois rigoureuse et harmonieuse. Au lieu de pouvoir apprécier les trouvailles des candidats pour rendre en espagnol ce travail du style, le jury en a presque toujours été réduit à comptabiliser des fautes qu'il ne s'attendait pas à trouver et à regretter le temps où, pris dès l'enfance par l'amour des livres, un enfant issu d'un milieu très modeste, comme l'auteur de cet extrait lui-même, pouvait intégrer l'ENS et devenir écrivain parce que, entre autres qualités, il maîtrisait à la perfection toutes les richesses d'une langue que ses instituteurs avaient pris la peine de lui enseigner.

Le texte choisi pour la version était tiré d'un conte de Julio Cortázar, qui, à son habitude, réussit à transformer de menus incidents de la vie quotidienne en une sorte de parabole à la fois fantastique et poétique. Le jury a été ici moins surpris par les nombreuses fautes qu'il a pu trouver dans la majorité des copies que par la comparaison avec l'extrait de *La Regenta* qui

avait été proposé pour la version commune. Nous avons pensé en effet que le texte de Clarín, dont le lexique était assez courant, devait être transparent en première lecture et que celui de Cortázar, qui utilisait un vocabulaire beaucoup plus spécifique, était mieux adapté à une épreuve d'option. Or au vu des résultats, force est de constater que le texte de Cortázar a été mieux compris que celui de Clarín. Non pas que les traductions soient parfaites, loin de là. Mais nous n'avons pas trouvé ici ces immenses contresens qui, affectant parfois plusieurs phrases d'un coup, ont rendu le passage de *La Regenta* totalement opaque pour beaucoup de candidats. On pourrait s'en féliciter et trouver à cela une explication à la fois simple et rassurante : les optionnaires sont meilleurs que les autres. Il ne semble pas, hélas, que ce soit le cas. Car si les candidats ont été déroutés par le texte de Clarín, c'est à cause de sa syntaxe très classique. Les difficultés éprouvées étaient du même ordre que celles qui peuvent affecter même un très bon latiniste devant des phrases dont le sens lui échappe parce qu'il n'arrive pas à les construire correctement. Autrement dit – et ce phénomène-là est très grave – on peut penser que la langue écrite est en train de devenir une *langue morte*, y compris pour cette petite élite que constituent les khâgneux. Evidemment, le texte de Cortázar était, lui aussi, très « écrit ». Mais d'une écriture qui se distinguait davantage de la langue parlée par le caractère méticuleux du vocabulaire descriptif et par l'incongruité apparente de certaines adjectivations ou de certains verbes (sur laquelle reposait précisément le fantastique) que par une syntaxe, somme toute très simple puisqu'elle mimait volontairement le discours intérieur d'un personnage se parlant à lui-même.

C'est donc à l'ampleur des connaissances lexicales que se doivent, pour l'essentiel, les écarts de notes. Une poignée de candidats a réussi à bien traduire le texte, en devinant au besoin le sens de mots qu'ils ignoraient ou en sachant trouver des approximations acceptables. Mais dans beaucoup trop de copies s'accumulent les contresens, les faux-sens et les inexactitudes et même lorsqu'elles portent sur un seul mot ou une expression sans incidence sur le reste de la phrase, ces fautes finissent par peser très lourd lorsque leur nombre s'accroît indéfiniment. On peut tout à fait concevoir que certains candidats ignorent ce que signifient les mots « *alfombra* », « *peldaños* », « *tiza* », « *repisa* », « *hiedra* », « *musgo* », etc. Mais ce sont, après tout, des mots relativement courants et un gros problème se pose lorsqu'on les ignore *tous*. Il faut en effet distinguer une ignorance ponctuelle qui, toujours excusable, n'affecte pas la compréhension globale du texte, et une méconnaissance à peu près totale d'un vocabulaire qui est forcément celui de la vie quotidienne puisque c'est justement à partir de situations très banales que Cortázar crée l'atmosphère fantastique. D'autres erreurs sont encore moins admissibles : « marcher sur la pointe des pieds » pour « *andar por los nidos* », « avoir le dos tourné » pour « *tenderse de espaldas* », « moins de sauts » pour « *menudos saltos* », « aggraver leurs effets » ou « allonger ses tentacules » pour « *adelgazar sus látigos* », et aussi « les courses du dehors », « les variations du dehors » ou « les faits d'autrefois » pour « *los sucesos de fuera* ». Et quand on trouve des incorrections graves en français, du genre « où elle y avait » ou « comme si elle le brûlerait », on finit par se demander si certains élèves des classes préparatoires appartiennent vraiment à cette élite intellectuelle où sont censés être recrutés les normaliens.

La traduction littéraire est une épreuve difficile. Elle exige non seulement de maîtriser à la perfection la langue-source et la langue-cible mais des capacités d'imagination et un certain don d'écriture pour être en mesure de proposer une version à la fois fidèle et inventive du texte original. Il faudrait peut-être que certains optionnaires en langues vivantes réfléchissent bien avant de choisir cette épreuve plutôt que le commentaire littéraire. Car s'il est peut-être plus facile d'avoir une excellente note en traduction lorsqu'on est pratiquement bilingue, il est en revanche plus fréquent d'avoir une note exécrationnelle en traduction qu'en commentaire. A

moins qu'on éprouve de très grande difficultés en analyse littéraire et qu'on ignore aussi les rudiments de la langue dont on prétend être spécialiste : auquel cas on peut se demander s'il ne vaut pas mieux choisir une autre option. Inversement, nous ne saurions trop inviter les optionnaires d'espagnol à ne pas négliger les autres disciplines. Tous les ans, le jury a la tristesse de constater que des candidats qui ont d'excellentes notes à l'écrit n'arrivent pas à franchir la barre de l'admissibilité. Le concours de l'ENS est par vocation pluridisciplinaire. Il faut en tirer les conséquences et se dire que des insuffisances liées à un manque de culture générale ou au choix exclusif et trop précoce d'une seule matière empêchent non seulement de réussir mais même d'avoir sa chance à l'oral.